

Les „Mayens” du Valais

par *Ignace MARIÉTAN*

Les mayens du Valais comprennent des habitations plus simples que celles des villages, occupées temporairement, principalement au mois de mai, d'où leur dénomination. L'exploitation du terrain s'y fait d'une manière particulière. Sur ces constructions on ne trouve guère de publications, les ouvrages qui traitent de la maison paysanne suisse, comme ceux de Hunziger ou de Brockmann-Jerosch n'en parlent guère. Nous pensons qu'une étude de ces constructions peut apporter des lumières précieuses pour l'histoire des maisons paysannes de la montagne ; elle est utile pour une meilleure compréhension de la montagne et de son influence sur ceux qui l'habitent. Ce point de géographie humaine peut intéresser aussi les touristes qui visitent le Valais.

L'exploitation du sol dans les mayens apporte une solution heureuse aux problèmes posés par le relief, si accidenté, de nos Alpes, et par le climat des montagnes. Depuis le printemps jusqu'à l'automne la végétation se développe graduellement de 400-500 m. à 3000 m. environ. Les plantes cultivées comme la vigne, les céréales, les pommes de terre, les arbres fruitiers se cantonnent dans la plaine et sur les versants, jusqu'à l'altitude des villages supérieurs. Pour utiliser au mieux la végétation herbacée, le moyen le meilleur est fourni par les animaux herbivores domestiqués ; ils sont capables de transformer les herbes en viande, en lait, en cuir, et par surcroît peuvent exécuter des travaux, porter des fardeaux.

Les premiers habitants de notre pays étaient des chasseurs, qui suivaient les animaux sauvages dans leurs déplacements, suivant le développement de la végétation. L'instinct animal pousse des troupeaux sauvages de toutes sortes, Rennes, Buffles, Eléphants et des nuées d'oiseaux, à des voyages saisonniers de la zone chaude à la zone restée fraîche et vice-versa. Dans les Alpes les Cerfs, Chamois, Bouquetins, suivent le développement des plantes en altitude. Peu à peu les bergers remplacèrent les chasseurs, les troupeaux sauvages cédèrent le terrain aux troupeaux domestiques. Par un défrichement actif on réduisit le domaine des chasseurs pour obtenir des prairies et des champs.

Tout naturellement on en vint à imiter, pour les animaux domestiques, les migrations des animaux sauvages, en suivant les lois de la nature vivante. La zone de végétation herbacée située au-dessus de la limite supérieure des forêts a dû être occupée de très bonne heure, car elle fournissait une nourriture excellente pour le bétail, sans qu'il soit nécessaire d'opérer des défrichements. Ainsi donc, sans même qu'il soit nécessaire de faire appel à une ingéniosité humaine spéciale, le nomadisme montagnard s'installa. Il est différent de la transhumance qui amène le déplacement périodique des troupeaux entre le pâturage de plaine et ceux de la montagne. Ce n'est pas non plus l'estivage c'est-à-dire des animaux venant des vallées voisines pour garnir les hauts pâturages, mais il s'agit d'un nomadisme montagnard qui veut que la famille accompagne le bétail en mouvement. Tel est le cas des Anni-viards qui descendent à Sierre, des habitants de Chermignon, de Montana, de Randogne qui viennent occuper les villages inférieurs de Loc, Corin, Ollon. Ailleurs ce sont seulement les membres de la famille les plus aptes au travail qui descendent, comme dans les vallées d'Hérens, de Nendaz, de Bagnes. Dans ce cas il s'agit surtout du travail de la vigne. Lorsque le bétail monte au-dessus des villages, dans les mayens, une partie seulement de la famille le suit, en général la femme et les enfants. Dans les pâturages du Valais central le bétail est confié à des domestiques seulement, dans le Haut et le Bas-Valais ce sont quelques membres de la famille qui s'en occupent. Dans la vallée d'Illiez il n'y a pas de mayens, la distance entre les villages et les alpages n'est pas grande. Les maisons étant dispersées sur les versants, on habite celles des régions supérieures en printemps, et celles des régions inférieures en hiver. On le voit, les formes du nomadisme qui est l'expression la plus nette de l'influence des montagnes sur les habitants, sont très variées en Valais.

Dans le Valais central et supérieur les mayens comprennent en général la zone qui est en dessous des pâturages. Leur limite inférieure est déterminée non seulement par l'altitude, mais aussi par la distance des villages. Ainsi à Ayent les villages sont à 1020 m. et 1040 m. et les mayens de la Giète à 1060 et 1030 m. La distance du village le plus proche, Fortuno est de 2 km. Les mayens du Flan sur Ayent sont à 200 m. du village de St-Romain. A Savièse on les trouve à partir de 1060 m., à Conthey 940 m., à Nax 1200 m. Lorsque le village est très élevé comme à Chandolin (1922 m.) les mayens sont au-dessous du village. Leur limite supérieure atteint 2100 m. sous Barnouja, 2020 m. à Arolec, 2100 m. à Pra Marin sur Chandolin, 2140 m. à Findelen.

Il y eut en Valais une poussée d'habitabilité en altitude qui atteignit son maximum au 17^e siècle. La population avait augmenté, le bétail fournissait la grosse part de la nourriture des hommes ; pour lui procurer les aliments indispensables, on se mit à défricher de petits îlots de forêts en des endroits perdus au milieu des rochers. Citons quelques mayens de Conthey dans le Val de Derborence. Ce versant rocheux, boisé, à pente très forte, contient les mayens de Padoeyre, Servy, Tsacolet, Maduc, Vorpelin, Agnière, Tsanperron. Celui d'Ermoeyre est isolé entre des rochers, pour y parvenir on a fixé des tiges métalliques dans le roc ; elles soutiennent des troncs d'arbres sur lesquels il faut cheminer. Il est abandonné aujourd'hui comme celui d'Abrezi.

Au-dessus de St-Nicolas on trouve aussi de petits mayens dans des pentes rocheuses dont l'accès est très difficile : Jungen, Sparren, Teli, Riedji. Sur la rive gauche de la vallée de Saas, il y a le mayen de Galgern, sur la rive droite ceux de Salfluh, Brand, Zer Matten, Stellinen.

Le bétail est conduit dans les mayens pendant quelques semaines, avant que les pâturages soient à même de le recevoir, vers la fin de mai ou le commencement de juin, suivant que la végétation est plus ou moins avancée. Il y reviendra de même à la fin de septembre et au début d'octobre au retour des alpages. Tous les terrains des mayens ne sont pas utilisés comme pâturages, une partie est destinée à produire du foin. Dans ce cas on reviendra avec le bétail pour lui faire manger ce fourrage, en général au début de l'hiver. Parfois, le foin est transporté au village.

Choix de l'emplacement des constructions. — Elles sont assez souvent disséminées ; si les conditions du terrain s'y prêtent, on retrouve la tendance générale en Valais, qui veut qu'elles soient groupées. A part la forme du terrain d'autres facteurs entrent en jeu : l'eau indispensable qu'on doit aller chercher souvent fort loin par des bisSES. L'abri contre le vent, comme à Finnen, Jeitzinen où l'agglomération est placée dans des dépressions du terrain, au détriment de la vue, qui est très belle depuis les plateaux du voisinage. La recherche du soleil, lorsque c'est possible ; nos ancêtres ont bien compris l'agrément et l'utilité de la lumière et de la chaleur du soleil. L'économie du terrain productif : on voit parfois des constructions sur du sol caillouteux, comme à Utignou (Ayent), ou à la lisière d'une forêt. Parfois on s'est placé près d'un gros bloc formant un cadre magnifique (Ayent, Zinal). Souvent il fallait se mettre à l'abri des avalanches et des torrents.

Les constructions des mayens. — Leur but est toujours le même : loger les personnes, les bêtes, les ustensiles, les provisions et éventuellement le foin, se protéger contre les intempéries. Il n'a guère changé depuis les temps préhistoriques. C'est dans la nature que les premiers hommes cherchèrent des abris rudimentaires, qui devaient, à la suite de très longues périodes de perfectionnements, aboutir à la maison paysanne d'aujourd'hui. Ils utilisèrent les roches en surplomb qui forment un abri naturel, recherché aujourd'hui encore par les chamois, les chèvres, les moutons, et aussi par les hommes qui s'y abritent, qui y déposent du foin, du bois. A l'amont de Zinal on peut voir une construction de mayen comprenant une grange-écurie et une petite maison d'habitation abandonnée, le tout abrité par un rocher. On trouve encore des constructions adossées à un roc, on économise ainsi l'édification d'une paroi.

Les grottes offraient une meilleure protection, mais le Valais en possède peu. Par contre, on s'est souvent enfoncé dans le sol ; les inconvénients de l'humidité étaient compensés par la chaleur si précieuse durant les temps froids. Les caves et les cuisines à demi enfoncées dans le sol rappellent ces maisons-fosses. Peu à peu on a élevé le toit afin de s'enfoncer moins dans le sol, le soutenant par des clayonnages ou des pierres entassées.

Le paravent est un abri primitif formé par un toit à un seul pan reposant d'un côté sur le sol, supporté de l'autre par des piquets et une traverse. On fermait les côtés par des clayonnages, des murs de gazons, de pierres, ou par des troncs d'arbres. L'inconvénient de l'angle aigu, au point où le toit touche le sol, fut corrigé en élevant le toit et en lui donnant deux pans. Les grandes lignes de la maison se dessinaient. Ces paravents sont encore utilisés aujourd'hui pour abriter des fontaines, des fours à pain, des écorces, des bois de construction.

Premier stade de la maison paysanne en montagne : On n'éprouve aucune difficulté à rattacher les constructions les plus simples des mayens à ces formes primitives. Entre la Liène et la Sionne, soit surtout dans les communes d'Ayent et d'Arbaz, les petites maisons des mayens sont, pour la plupart, en pierres sèches. Le plus souvent elles sont orientées selon le sens de la pente du terrain. Une écurie à demi enfoncée dans le sol, occupe la base. Puis, en superposition directe, tout l'espace situé au-dessus, jusqu'au toit, forme une seule pièce occupée par les hommes. On y pénètre par une porte située assez souvent vers l'amont, il n'y a pas de fenêtres. On fait le feu dans un angle.

sur des pierres plates formant un âtre ; la fumée sort par les interstices du toit, car il n'y a pas de cheminées. Les ustensiles de cuisine sont déposés sur des tablettes contre les murs. On couche sur des paillasses posées sur le plancher, parfois dans des lits. Les habits sont suspendus à des bâtons enfoncés dans les murs. La réserve de bois est là aussi avec parfois un peu de foin. Les provisions de bouche sont sur des planches suspendues afin d'éviter les rongeurs. Très souvent la construction appartient à deux propriétaires. Dans ce cas l'écurie n'est pas séparée, l'un met ses bêtes d'un côté, l'autre de l'autre. La pièce qui est au-dessus a deux portes d'entrée, elle est partagée en deux par une cloison verticale en planches, souvent mal jointes et ne montant pas jusqu'au toit, de sorte qu'on peut facilement engager une conversation d'une pièce à l'autre. Telle est la forme primitive, avec des variantes de détails dans le cadre d'une idée maîtresse. Ainsi parfois on a utilisé du mortier, parfois une partie des parois et le pignon sont en bois.

En Valais, on ne trouve plus aucune trace de maisons à cohabitation des hommes et des animaux domestiques, telles qu'on les voit encore dans certaines régions en France, comme le Briançonnais, le Queyras, la Maurienne, la Tarentaise. On distingue, dans ces pays une cohabitation permanente et une cohabitation saisonnière, où l'on quitte les chambres en hiver, pour habiter une partie de l'écurie afin d'économiser les frais de chauffage.

On trouve aussi, en Valais, certaines coutumes concernant le droit de jouissance de la terre : elle est considérée comme propriété individuelle pendant qu'elle est en culture, mais une fois les récoltes enlevées elle devient libre. Ainsi à Jeitzinen, en automne, tous les moutons sont rassemblés et pâturent librement sur les prés, aux alentours du village. Au-dessus de Fionnay (Bagnes) les habitants vont faucher du foin sauvage. Chacun est libre de choisir la place qui lui convient et tout se passe très bien.

Distribution des mayens dans la commune d'Ayent. — Les villages supérieurs habités toute l'année, St-Romain, Fortuno, Saxonna, Botyre, sont situés sur des banquettes glaciaires à environ 1000 m. Au-dessus s'étend une large bande de terrains sans constructions, les mayens commencent vers 1200-1300 m. Le premier groupe est celui de Flan, c'est un vrai petit village comprenant une vingtaine de logements. Plus haut, à Utignou, il y a trois chalets mi-bois mi-pierre, 2 autres à l'ouest dans la forêt, un autre groupe de quatre plus haut. Ces petits plateaux mi-boisés mi-prairies sont magnifiques. La région d'Antsère, vers 1500

m., continue ce genre de paysage. La vue sur la vallée du Rhône et sur la chaîne pennine, du Simplon au Mt-Blanc, est très belle. Quelques chalets ont été aménagés pour des séjours d'été.

Vers le nord-est des villages les mayens commencent plus bas, à 1100 m. à la Giète, se dispersent dans la forêt au-dessus jusqu'à Grillesse, vers 1700 m. A l'est du Torrent Croix ils sont isolés dans la forêt jusqu'à Ravouéné (ravine, terrain qui glisse) à 1750 m. Plus loin au nord-est on trouve l'importante agglomération de Pracombera à 1620 m. comprenant une vingtaine de chalets, dont un bon nombre ont été mis à mal par les derniers tremblements de terre.

A Ayent, on classe les mayens en mayens hauts et mayens bas. Dans ces derniers on fait du foin, la date est fixée par la commune, car il n'y a guère de chemins, il importe donc de faire les foins tous ensemble pour ne pas endommager les prés qui ne seraient pas fauchés en même temps. Lorsque le bétail est aux mayens bas, le dimanche, on le conduit vers les parties inférieures, on monte depuis le village apporter à dîner à ceux qui le gardent, la famille ainsi réunie passe l'après-midi dans cette belle nature.

A Ayent, sur 19 chalets portant une date, le plus ancien est de 1703, un autre de 1760 ; 15 s'échelonnent de 1812 à 1889, l'un de 1900, un autre de 1911. En pierres sèches 10, avec mortier 9.

Deuxième stade de la maison paysanne des montagnes. — Dans la maison primitive le foyer se trouve le plus souvent au milieu de l'unique pièce, dans une fosse entourée de pierres plates servant de sièges. On peut voir encore ce genre de foyer à l'alpage de la Lé, au Val de Réchy. Dans les mayens, le fait qu'un plancher sépare cette pièce de l'étable, qui est en dessous, relègue le foyer dans un angle. La fumée monte donc sous le toit et s'échappe par les interstices, mais une partie se répand dans la pièce. Le montagnard ne la redoute pas beaucoup, elle conserve les provisions de viande, de sérac, elle préserve des insectes le bois et les habits, elle a même une signification religieuse. On croit qu'elle éloigne les maladies, surtout si elle est produite par le Genévrier. Avant d'inaugurer une étable, une maison, on la « fume », de là la pendaïson de la crémaillère. Cependant à côté de ces avantages, la fumée présente de sérieux inconvénients : elle noircit tout, meubles, ustensiles, elle fait mal aux yeux. On en vint donc à séparer en deux l'unique pièce primitive pour avoir une chambre et une cuisine. Dès ce moment les éléments essentiels de la maison sont là. Suivant les besoins on ajoutera une seconde chambre et cuisine à côté et d'autres

au-dessus, si bien qu'on aura ces grandes maisons à plusieurs étages pouvant abriter 7-8 familles.

On améliore la cuisine primitive en pratiquant un trou dans le mur pour la fumée, ou plusieurs ouvertures à la crête du toit sous forme de couvercles relevés juste assez pour laisser passer la fumée sans permettre l'entrée de la pluie. Plus tard on imagine des dispositifs pour recueillir la fumée et la conduire sur le toit, c'est la cheminée.

Du moment que la chambre était séparée de la cuisine il fallut la chauffer et l'éclairer. On construisit des fourneaux en maçonnerie, puis en pierre ollaire. On s'éclaira avec des lampes en pierre, alimentées par du beurre ou de l'huile de noix.

Les mayens de Zinal. — Comme exemple de chalets de mayens de ce deuxième stade nous choisirons ceux de Zinal dans le Val d'Anniviers. Nous avons décrit en détail dans le « Bulletin de la Société suisse des traditions populaires » un chalet de mayen à Zinal, construit en 1729. Le vallon de Zinal comprend la partie supérieure de la Vallée d'Anniviers, depuis Ayer, 1465 m., dernier village habité toute l'année, jusqu'aux grandes sommités : Weisshorn, Rothorn, Obergabelhorn, Dent-Blanche. Ce vallon possède de très nombreuses habitations temporaires appartenant aux habitants de plusieurs communes. Les terrains ne sont pas utilisés en totalité comme pâturages de printemps et d'automne, une partie est fauchée, dès lors on y vient avec le bétail entre Noël et la mi-janvier, ce qui a nécessité la construction de granges-écuries. Les maisons d'habitation typiques de ces mayens comprennent une cave en maçonnerie, sous la chambre : elle est à demi enfoncée dans le sol, et mesure environ 4×4 m. La porte est très petite, 67×97 cm. Au milieu de la cave se trouve le « brenno » formé par une grosse poutre équarrie, dressée verticalement sur une pierre, enfoncée dans la terre, et supportant à son sommet une poutre horizontale de 2 m. 60 appliquée contre le plafond et le soutenant. Fixées à la poutre verticale par des traverses et des rainures, trois tablettes sont superposées, pour recevoir et conserver des provisions à l'abri des rongeurs.

La cuisine, à demi enfoncée dans le sol, si le terrain est en pente, est en pierres sèches ou avec du mortier. On y pénètre par une porte de 60×120 cm. en moyenne. Le foyer est dans un angle, pas ou presque pas de cheminées, pas de fenêtres. De la cuisine on pénètre dans la chambre par une porte de 62×120 cm. Cette pièce a environ 4×4 m. et une hauteur de 183 cm. Dans la règle le plafond est horizontal, parfois il est en forme de toit, plus élevé au milieu de 16 à 22 cm. dans

les chalets anciens de 1737, 1733. Les fenêtres sont petites, sur la façade principale la moyenne de 25 fenêtres donne $35,4 \times 47$ cm. Ces dimensions étaient adoptées pour mieux lutter contre le froid de l'hiver, et aussi parce qu'on croyait que les mauvais esprits pénétraient moins facilement dans la maison. Le bois utilisé est surtout le mélèze, parfois l'épicéa et l'arole. Les poutres sont équarries à la hache, assemblées en queue d'aronde, leur épaisseur est de 14 à 16 cm. Les parties qui dépassent l'assemblage des angles, vers l'extérieur, de 10 à 40 cm. n'ont pas été égalisées, sauf dans les agglomérations plus importantes comme Zinal.

Dans tout le vallon les bois sont travaillés à la hache, il n'y a aucune scierie en amont d'Ayer, soit sur 7 km. et les scieurs de long ne sont guère connus. Même les planchers sont faits avec des poutres taillées, rabotées ensuite sur la face intérieure.

Les toits sont couverts de bardeaux, c'est-à-dire de planchettes fendues dans des troncs de mélèzes de 60 à 80 cm. de long, maintenus par des pierres plates. Actuellement on les fait plus courts et on les cloue. La coloration du bois sous l'action du soleil est intense et d'un très bel effet : sur les parois sud et ouest, le bois de mélèze prend une teinte cuivrée, foncée, du plus bel effet, tandis que l'arole devient jaune miel. Les parois nord sont grises.

Pour le mobilier on a surtout utilisé le bois, que la nature fournit en abondance. On faisait le travail soi-même durant les journées d'hiver, ainsi on ne dépensait rien. Les tables sont formées de planches épaisses de 6 à 8 cm., les bancs de même. Une grosse planche est fixée vers le sommet des parois de la chambre, sous la poutre maîtresse, pour recevoir des objets divers. Sur le fourneau deux traverses en bois, retenues au plafond par des chevilles, servent de suspension pour sécher du linge ou des habits. Contre les parois de nombreuses chevilles ; au plafond sont fixés des treillis en bois pour recevoir des aliments, qui sont ainsi protégés contre les rongeurs. Les bahuts sont en simples planches d'arole sans ornementation. La vaisselle, les ustensiles divers sont en bois : des cuillers, des écuelles dont le diamètre varie de 17 à 40 cm. taillées à la main ou façonnées au tour, des récipients divers pour les produits laitiers en bois blanc et rouge, des instruments pour fabriquer le beurre, le fromage, le sérac, de grosses passoires pour le lait taillées dans un tronc d'arole, des colliers en bois pour attacher le petit bétail, même des courroies en bois pour les sonnettes des vaches, des arrosoirs. Les fermetures des portes, des fenêtres et même les serrures sont en bois.

Les granges-écuries sont construites en poutres équarries bien jointes avec de la mousse pour l'écurie, à peine équarries et laissant des vides pour la grange. Les écuries sont très basses, 105 à 125 cm. sous la poutre du milieu. Le plafond est souvent en forme de toit, avec une différence de hauteur de 25 à 30 cm. La porte d'entrée a, en moyenne, 64 × 105 cm. On l'a parfois élargie de 10 cm. vers le milieu en taillant les montants, afin de faciliter le passage du ventre des vaches.

À Zinal on trouve en outre une dizaine de greniers sur pilotis et quelques-uns à Motec. Ils sont destinés à recevoir des provisions, des habits, à l'abri des rongeurs. La hauteur des pilotis varie de 65 à 75 cm., le diamètre des dalles de 70 à 120 cm.

Remontons maintenant le vallon de Zinal, depuis Ayer, pour voir les caractères particuliers des constructions. Un peu à l'amont du Pont du Bois, 1450 m., on trouve un îlot de prairie avec trois granges-écuries. On atteint la chapelle de St-Laurent, sur un écroûlement rocheux qui a barré la vallée. Au-dessus du chemin, à la lisière de la forêt, il y a 4 maisons dont une à deux étages, et 10 granges-écuries. On arrive à Motec avec sa longue série de constructions, le long du chemin sur 800 m. Sept chalets sont orientés vers le sud, soit l'amont de la vallée, nombreuses granges-écuries. Après avoir traversé le pont, la petite agglomération de Pralong, qu'un rideau de forêt sépare du joli hameau des Bouillettes : quatre maisons cherchent le soleil du sud, deux autres sont orientées suivant la pente du terrain, l'une a les plus petites fenêtres de la région : 28 × 45 cm. sur la façade principale.

Depuis Motec on peut traverser la Navisence et suivre un chemin qui conduit à Misonette, où se trouve une petite maison abandonnée et six granges-écuries. Plus haut, la pente jusqu'à l'alpe de Barneusa, est très forte, parsemée d'îlots de prairies, avec des constructions aux proportions harmonieuses : Clos Arzi, Clos Mourget, Prademoz, la Bosse, Lachat. L'une date de 1655. Les deux groupes supérieurs, la Rochat, sont à 2100 m. Vu depuis Motec ce paysage humain est impressionnant. Il n'est pas étonnant que des modifications soient intervenues dans le mode d'exploitation de ces terrains. Les deux groupes de chalets supérieurs ont été vendus à l'alpage ; on n'habite plus les autres en hiver, on y vient en printemps et en automne.

Zinal représente l'agglomération la plus importante du vallon. La plupart des constructions anciennes se suivent sans alignement, le long du chemin : 28 chalets dont la moitié à deux étages ; parmi ces derniers deux ont deux chambres par étage, et sont assez semblables aux

maisons des villages de la vallée. Six sont orientés vers l'amont de la vallée. Les dimensions du 2^e étage ne correspondent pas toujours avec celles du 1^{er} : dans l'un le dépassement sur la façade du 2^e étage est de 50 cm. et de 1 m. 50 sur une face latérale. Dans un autre c'est le 2^e étage qui est en retrait. On compte à Zinal 44 granges-écuries et 10 greniers. Près des chalets se trouvent différentes adjonctions : écuries pour les porcs, réduits pour la litière, qu'on va ramasser dans les forêts, écuries pour les mulets. On construit actuellement de petites granges avec des poteaux d'angle, et des planches clouées verticalement, ce genre est étranger aux habitudes de la vallée.

Les constructions dispersées dans les environs de Zinal sont nombreuses : au Cloti 3 habitations et 20 granges-écuries, à Verlettaz un chalet et une grange-écurie, au Défechaz 3 habitations et 11 granges-écuries, à Pralonzette 4 habitations et 10 granges-écuries, à Arolec 2 habitations et 6 granges-écuries. Dans les environs du village une trentaine de granges-écuries. Soit au total 15 habitations et 83 granges-écuries.

Dans ces granges on conserve l'habitude de découvrir une partie du toit, pour y introduire le foin. Une passerelle étroite, formée par 2 ou 3 pièces de bois sur lesquelles on a cloué des traverses, permet de monter avec les charges de foin. On gagne ainsi de la place, la grange pouvant être remplie complètement.

Certains phénomènes d'évolution se dessinent dans l'exploitation des mayens de Zinal. Quelques-uns sont vendus aux alpages, et disparaissent comme tels. Ainsi les mayens de Zapec, à 1900 m., sur le versant gauche de la vallée, ont été vendus. Les chalets ont été démolis et transportés à l'alpage de Sorrebois, où ils servent de dortoirs pour les pâtres. L'un avait été construit en 1764, un autre en 1777.

On tend à abandonner les habitations éloignées, on habite au village d'où on va matin et soir gouverner le bétail. On prend l'habitude de descendre le foin dans les villages de la vallée. Pendant l'été 1951, un bon nombre de parcelles n'ont même pas été fauchées, il en a été de même en 1952 malgré la récolte diminuée par la sécheresse. Les Anniyards sont attirés à Sierre par la grosse industrie et ailleurs par les chantiers ; dans leur vallée même les travaux pour le bassin d'accumulation de Moiry vont commencer. Alors ils abandonnent leurs terres. Un certain nombre de pâturages et de mayens ont été acquis par des habitants de Salquenen. Cette pénétration lente d'une population de langue allemande dans une vallée romande est assez particulière.

Les mayens et le tourisme. — Les chalets de mayens sont placés bien souvent dans de beaux paysages qu'ils embellissent encore parce qu'ils sont eux-mêmes élégants. Ces petites maisons, bien proportionnées, si heureusement adaptées à leur milieu, sont très sympathiques. Leur altitude entre 1500 et 2000 m. les place dans la zone des prairies alpines si fleuries et si belles, qui alternent avec les forêts. Rien d'étonnant dès lors qu'ils aient attiré l'attention des touristes. Un certain nombre de chalets de mayens ont été plus ou moins aménagés, et sont habités en été par des citadins. Les personnes qui croient indispensable d'avoir, en montagne, leur confort habituel de la ville, ont construit des chalets de séjour, qui ne ressemblent guère à ceux du pays : toits largement débordants, larges galeries, grandes fenêtres.

Certaines agglomérations de mayens sont devenues de vraies stations de montagne, parce qu'elles se trouvaient en des endroits favorables : Arolla dans le Val d'Hérens, Fionnay et Verbier dans le Val de Bagnes, les mayens de Sion. Zinal ne pouvait manquer d'attirer les alpinistes et les amis de la nature, grâce à sa grande couronne de montagnes qui l'entoure, depuis les sommets les plus faciles jusqu'aux 4000 les plus difficiles.

Influence des mayens au point de vue social. — Habiter dans les mayens, sans confort bien sûr, pendant quelques semaines en mai-juin et en septembre-octobre, équivaut pour les enfants comme pour les adultes, à de vraies vacances. Cette vie au grand air, dans un beau paysage, pour la garde du bétail qui demande si peu d'efforts est très belle et très hygiénique. On est si heureux de quitter sa maison du village pour quelque temps.

Cette vie là-haut est bien différente suivant la saison : en printemps la mère et les petits enfants suffisent pour la tenue du ménage et les soins du bétail peu nombreux, les autres membres de la famille sont retenus au village car le travail abonde. Le séjour d'automne est tout autre, c'est la bruyante jeunesse qui s'amuse, qui chante et qui danse. Le soir venu on entend les « youtzes » sonores qui se répondent, on se met en route pour un chalet où aura lieu la veillée. On raconte des légendes, des histoires de revenants ou de brigands, on chante de vieux chants qui mettent en joie tout le monde, on imagine toutes sortes de jeux et, le plus souvent, s'il y a un virtuose de la musique à bouche, et il n'en manque pas, on danse joyeusement jusque très tard dans la nuit. Au retour on constate parfois que le chalet a été visité par quelque farceur. Le lit est mis hors d'usage, des masques grima-

çants sont dissimulés, une chèvre est attachée sur le toit, car certains jeunes gens passent leurs soirées à organiser les farces les plus originales. Il faut souhaiter que la transformation des mayens en alpages qui tend à s'implanter dans certaines régions ne se généralise pas, et que soit conservée « la vivante poésie des mayens ».

Sion, 15 octobre 1952.
